



Extraits de la présentation donnée au Festival du Film de Locarno 2014

During the 67th Locarno International Film Festival, in August 2014, the famous Russian Producer Alexander Sokurov presented ten of his students' short films (four of these students express themselves in this Bulletin, too) from the Kabardino-Balkarian State University, where he has been teaching since 2010, after having founded the University's first Faculty for Film. In Locarno, Sokurov has pronounced in Russian a memorable speech on cinema and youth, excerpts from which the SSMOCI has been authorised to publish in this Bulletin in the following French translation by Violaine Friedli:

Alexander Sokurov was born in 1951 in Russia, in the village of Podorvikha (Irkutsk district). He first went to school in Poland and graduated in Turkmenia. After graduating from high school in 1968, he entered Gorky University (Department of History) and began working as a staff member for the Gorky television. In 1975, Sokurov entered the Producer's Department at the All-Union Cinematography Institute (VGIK, Moscow, Documentary Film studio of Alexander Zguridi). In 1979, Sokurov had to pass external exams and to graduate from the VGIK: his student works in cinematography were deemed unacceptable, and he was accused of formalism and anti-Soviet views. His first feature film, which later received a number of awards, was "The Lonely Voice of a Man", after an original story by the Russian writer Andrey Platonov. With Tarkovsky's recommendation letter, Sokurov was employed by the film studio "Lenfilm" in 1980, but for a long time none of his films were approved for public screening by Soviet censors. In the late 80's a number of his early feature films were released for public performance and represented the Russian film industry at many international festivals. Several times, he has received awards from international festivals: the FIPRESSI Award, the Tarkovsky Award, the Russian State Award (1997), the Vatican Award, "Third Millennium" (1998), and the Golden Lion at the Venice Film Festival (2011). In 1995, the European Film Academy listed Sokurov as being among the best 100 directors of world cinema.

Aujourd'hui, il n'est plus possible de ne pas évoquer l'importance de l'instruction dans le domaine de la culture. Nous sommes habitués, grâce aux cérémonies de remise des prix Nobel, aux résultats du développement en science et en médecine, et ces résultats sont en grande partie objectifs... mais les tentatives de distinguer spécialement les contributions dans le domaine de la littérature engendrent souvent la perplexité et la stupeur... dans ce domaine, les apports ne sont pas si indiscutables...

Comment déterminer les rythmes du progrès (s'il existe) dans une culture aussi développée que le cinéma ? Comment définir la qualité de ce développement (s'il y en a un) ? Quelle a été la tâche des pédagogues de notre cours, me demanderez-vous ? Apprendre aux jeunes gens à apprendre. Il faut apprendre à apprendre.

Le plus difficile pour l'homme, c'est de se forcer, de se contraindre. C'est de travailler de manière systématique. Travailler, c'est apprendre.

Pour un jeune, c'est un problème. Pour un jeune issu d'un milieu artistique, c'est deux fois plus dur. Les jeunes artistes sont nourris des mélodies d'une vie de bohème, d'une vision poétique et romantique du flux de la vie. En outre, les jeunes ont comme caractéristique un sentiment d'irresponsabilité. Ils ne se sentent responsables ni par rapport au temps, ni face à la société, ni même envers leurs parents. La liberté individuelle est à la base de la vision du monde des jeunes, du moins en Occident. Toute limitation de cette liberté individuelle est perçue comme la menace principale à la vie elle-même. Mes étudiants savent bien ce qu'est un canon. Ils savent parfaitement que la liberté artistique ne peut exister sans canon, sans limites. La création n'a pas besoin de liberté, elle a besoin d'un canon. La création artistique a besoin d'une voie, pas d'une route. Un homme créatif, un auteur véritable, un auteur éduqué ne prend pas des chemins détournés, il suit une voie débarrassée de toutes sortes de bagatelles, sachant pertinemment quelle œuvre il doit ou voudrait créer.



Il faut former chez les jeunes le monde des formulations, des concepts, un discours civilisé. Pas des improvisations libres, joliettes et confuses sur n'importe quel sujet, mais une capacité professionnelle à penser à haute voix... et de manière concrète ! Dans ce but, dans notre programme, le cours de littérature mondiale est très poussé, presque autant qu'à la Faculté des lettres à l'Université. Je pars du principe que toutes les significations, toutes les idées, toute la pensée civilisée de notre monde a pu et peut se développer uniquement dans un milieu littéraire – ce n'est que là qu'on trouve le cercle des grands artistes, penseurs et esthètes. Chez un réalisateur, tout commence par la littérature et tout finit par elle, et ce aujourd'hui encore. J'espère que mes étudiants n'ont pas d'orgueil cinématographique. Qu'ils savent qui est le plus important dans la famille des arts.

L'Université de Naltchik a construit un théâtre étudiant, des locaux de répétition, elle a acheté les installations indispensables, a fourni des stations

de montage. Les étudiants ont créé des films sur écran dès leur première année. Ensuite, travaillant d'année en année sur de nouveaux projets dans le cadre du cours et tournant de plus en plus de films, ils ont confirmé que toutes les portes s'ouvrent par le travail et l'instruction... Mais ce qui me paraît tout aussi important que de fournir la pratique d'un travail professionnel de réalisateur, c'est d'inculquer dans la conscience des jeunes qu'il y a beaucoup plus de choses que l'on ne peut pas faire que de choses que l'on peut faire. Dès les bancs de l'école, un réalisateur doit comprendre son immense responsabilité face aux gens... Dans notre atelier, on ne tourne pas de films sur la violence ou qui contiennent de la violence.

Dans notre atelier, on tourne uniquement des films sur l'amour, sur l'attachement de l'homme à son prochain.

Dans notre atelier, on ne spéculé pas sur des motifs religieux.

Nous donnons une instruction européenne laïque.

Vladimir Bitokov a étudié la philologie à l'Université publique de Kabardino-Balkarie, ainsi qu'à Londres. Depuis 2010, il suit le cours de cinéma d'Alexandre Sokourov à l'Université publique de Kabardino-Balkarie. Sa filmographie inclut : Brat/Frère (2010, court), Techenie/Courant (2012, court), Melancholia/Mélancolie (2012, court), Anker/Anker (2013, court) [cf. ci-dessous].

J'espère vraiment que le programme de Locarno a porté l'accent sur le soutien à de jeunes réalisateurs encore inconnus : il est trop tard pour changer les grands réalisateurs, mais on peut développer chez les jeunes des penchants humanitaires. En Russie, le jeune cinéma est peu soutenu. A mon avis – et je parle pour moi – le plus important, c'est le point de vue d'une personne lambda qui ne comprend rien au cinéma. Je crains que les critiques puissent décortiquer mon film et ne rien en laisser. J'ai envie de porter mon idée jusqu'au simple spectateur. Je voudrais montrer ces films à nos compatriotes. Depuis quatre ans, nous sommes, à l'intérieur de cet atelier, une société très fermée : personne ne voit nos films, et nous avons envie de les montrer à nos proches, à ceux aux côtés de qui nous vivons dans la même république. Les thèmes abordés dans nos films peuvent être perçus négativement dans notre république. Je ne parle pas des sujets intimes, mais du fait que nous montrons la vie comme elle est, et nous le faisons ouvertement. Mais est-ce que les gens sont prêts à voir cela ? A regarder leurs défauts en face ? Nous avons des appréhensions quant aux réactions des nôtres. Nous approchons maintenant du tournage de nos travaux de diplôme : ce sont des longs métrages, et cela exige beaucoup d'efforts. Je pense qu'il ne vaut pas la peine de commencer un film si l'on ne veut pas dire la vérité. Sans me déclarer prophète et sans vouloir dénoncer des vices, ma question est de savoir si cela vaut la peine que j'améliore mes personnages, que je les rende trop beaux par rapport à la réalité, si je veux me baser sur la vie telle qu'elle est ? Ou, pour parler plus concrètement, de quoi parlent nos films ? Pour « La lettre à ma



Anker/Anker (2013, court) de : Vladimir Bitokov



mère », j'ai beaucoup pensé aux relations compliquées qui existent dans les familles du Caucase, tant elles sont mystérieuses. Notre rapport traditionnel aux aînés : j'essaie de comprendre tout cela. Actuellement, nous prévoyons de fonder, sur la base de notre atelier, une union de douze réalisateurs. Cela ne signifie pas que nous travaillerons côte à côte comme autrefois, dans une même salle de classe, mais que quand je travaillerai, je saurai qu'il y a onze personnes qui sont dans la même situation que moi. Une union artistique comme avenir. Mais nous ne savons pas encore si nous resterons tous ici, dans le Caucase du Nord. Pour créer un cinéma professionnel, il faut beaucoup de moyens ; or, nous n'avons pas de milieu professionnel. J'ai envie d'espérer que cela va se développer en Kabardino-Balkarie, mais dans la république, il y a beaucoup de problèmes outre le cinéma. C'est pourquoi nous voulons créer cette union artistique, pour que notre « barque » commune continue à voguer. Je pense que cela stimulera un certain nombre de gens dans la république.

Gadzhimurad Efendiev (né en 1990 à Makhatchkala, au Daguestan) a étudié l'économie à l'Université publique de Saint-Petersbourg. Depuis 2010, il suit le cours de cinéma d'Alexandre Sokourov à l'Université publique de Kabardino-Balkarie. Sa filmographie inclut : *Melkhet/Melkhet* (2010, court) [voir page 35 and 40 du présent Bulletin], *Schastlivy blizkie nashi/Nos Proches heureux* (2013, court), *Serdechnye ochi/Des Yeux chaleureux* (2013, docu).

Tous nos films parlent de Naltchik et de nos peuples, de notre réalité. Ce n'est pas du cinéma de divertissement ; nous craignons de voir comment ce serait perçu par les spectateurs à Locarno, nous nous posons des questions, mais après le premier film déjà, il y a eu des applaudissements. Soit ils ont compris, soit c'est l'éthique européenne. En Europe, la projection de films est un événement habituel, alors qu'ici, il n'y a pas de telle base, il n'y pas de tradition ni d'éthique de ce genre de projections. Il n'y a pas de cadre semblable qui permette de projeter nos films. Nous avons montré nos travaux de première et deuxième années, et il nous faut être prêts intérieurement à montrer nos films, à l'avis des gens sur nos travaux. Un film, c'est un thème que nous essayons de décortiquer, de comprendre. Un film, c'est une analyse. La réalisation ressemble à de la chirurgie. Les moments traditionnels de notre société peuvent très facilement être expliqués par les relations entre les membres d'une famille, qui se basent sur la religion. Chez nous, il y a une certaine distance, une certaine réserve dans les rapports entre les membres d'une même famille. Dans nos familles, dans le Caucase, ces thèmes ne sont pas abordés, ils ne sont pas discutés.

Maryana Kalmykova a étudié le droit et la linguistique à Naltchik (capitale de la République de Kabardino-Balkarie). Depuis 2010, elle suit le cours de cinéma d'Alexandre Sokourov à l'Université publique de Kabardino-Balkarie. Sa filmographie inclut : *Pismo materi/Lettre à la Mère* (2010, court), *Brat/Frère* (2012, court), *Ona zhdet/Elle attend* (2013, court), *Grani/Facette* (2013, court).

J'ai toujours regardé beaucoup de films, des films très divers. Avant, le cinéma, c'était un loisir pour moi, mais j'ai compris maintenant que c'est une science. Il me semble que je suis une personne à mentalité européenne et les traits nationaux dans notre cinéma m'intéressaient peu. Peut-être à cause de mon âge. Maintenant, alors que je vieillis, je comprends que le trait national fait partie de moi et que j'appartiens à ce monde-là. Je dois aller dans ce sens, on m'a ouvert les yeux. C'est important, si je comprends que si ce n'est pas moi qui fais cela, personne ne le fera. Le cinéma peut éduquer et instruire. Le cinéma, c'est de l'art. C'est une responsabilité. Mais tout seul, on n'arrivera à rien.

Malika Musaeva est née en Tchétchénie, mais elle a vécu plusieurs années en Allemagne. Ayant quitté l'Allemagne en 2003, elle suit depuis 2010 le cours de cinéma d'Alexandre Sokourov à l'Université publique de Kabardino-Balkarie. Sa filmographie inclut : *Pismo materi/Lettre à la Mère* (2010, court) [voir page 40 du présent Bulletin], *Serdechnaya teplota/La Chaleur du Coeur* (2011, court), *Tak pozdno/Si tard* (2012, court), *Nochevala tuchka zolotaya/Le Nuage doré a passé la Nuit* (2013, docu), *Ispoved/Confession* (2014, court).



En réalité, quand j'ai terminé l'école, je savais parfaitement que je ne voulais pas devenir juriste ou économiste : j'ai choisi la réalisation. Je ne savais rien sur Sokourov, je n'étais pas cinéphile. J'aimais regarder des documentaires, je m'intéressais à ce qui arrive aux gens. Mon court-métrage ludique a participé au concours du court-métrage du festival Kinotavr, un festival de cinéma important en Russie. Je ne pense pas que le fait que mon film vienne du Caucase du Nord l'ait rendu différent des autres. Dans le Caucase du Nord, il n'y a pas de cinéma national. Pour que notre cinéma naisse, nous devons d'abord le créer, lui procurer une base professionnelle. Vivant ici, nous tournons des films sur notre réalité et, de manière directe ou détournée, nous contribuons à créer ce cinéma. Il faut aborder ce thème : personne ne connaît rien de nous, du Caucase du Nord, et parfois, les gens ne connaissent que des côtés pas très glorieux. Nous devons montrer et raconter. Nous voyons, par exemple, le problème de la jeunesse : tout reste en place, rien ne bouge, et cela satisfait tout le monde. Nous devons faire bouger les gens. C'est une responsabilité. Il est toujours facile de dire « je comprends » et de partir. Il faut se forcer à travailler spirituellement. Par exemple, ce club de cinéma, c'est déjà un effort. Aujourd'hui, les conditions pour notre travail sont minimales. Il faut les améliorer. Je pense que nous devons faire un choix, choisir où nous resterons travailler.

Filmschaffen in Kabardino-Balkarien: Texte von Alena Shumakova, Alexander Sokurow, sowie den Student-inn-en Vladimir Bitokow, Gadzhimurad Efendiev, Maryana Kalmykova und Malika Musaeva

2010 hat der bekannte russische Regisseur Alexander Sokurow mithilfe von Alena Shumakova, ausserordentliche Professorin für sowjetischen und russischen Film an der Universität Bologna, eine Fakultät für Film an der Kabardino-Balkarischen Staatsuniversität in Naltschik – der Hauptstadt der Republik – ins Leben gerufen. Eine Theaterbühne und Proberäume sowie eine minimale Ausrüstung und Montage-Stationen wurden erworben und eingerichtet. Dazu erklärt Shumakova, die auch mitverantwortlich für die Teilnahme Sokurows und einiger seiner Studenten am Filmfestival von Locarno im Sommer 2014 zeichnet, dass die Neugründung dieses Film-Studienganges, der sich explizit als europäisch-säkular versteht, in Kabardino-Balkarien nicht nur auf positive Reaktionen stiess. Dies vor allem deshalb, da die russische Regierung im politischen Kontext des Nordkaukasus' – so zum Beispiel in Tschetschenien – vermehrt versuche, ihre Zentralgewalt durch eine Stärkung islamischer Akteure zu legitimieren, welche ihrerseits die säkulare Ausrichtung der Staatsuniversität kritisch betrachteten. Derweil wird nun in Ateliers und Kursen seit 2010 eine Handvoll Studierende in einer „Region ohne nationales Filmschaffen“, wie es mehrere der zu Worte kommenden Studierenden ausdrücken, an die Regiearbeit herangeführt, wobei dies unter dem Gesichtspunkt verschiedener pädagogischer Prinzipien Sokurows geschieht. Dazu zählt vor allem das Bewusstsein der enormen Verantwortung, welche dieser Beruf der Gesellschaft gegenüber mit sich bringt. In diesem Sinne fordert Sokurow von seinen Studierenden nicht nur Verständnis für die Idee des Kanons, durch dessen Grenzen erst ein „zivilisierter Diskurs“, ein „professionelles Vermögen zum lauten Denken“, entstehen könne, sowie für die Wichtigkeit von Literatur, deren Vermittlung im Studienprogramm eine absolut zentrale Rolle einnimmt. Vielmehr plädiert er auch dafür, dass in seinen Kursen keine Filme mit oder über Gewalt gedreht werden, sondern nur „Filme über die Liebe, über die Neigung des Menschen zu seinem Nächsten hin“. Mehrere der Studierenden, die uns an ihren Gedanken zu ihrer Ausbildung teilnehmen lassen, würden sich wünschen, ihre Filme könnten irgendwann auch ausserhalb des universitären Rahmens den Menschen im Nordkaukasus gezeigt werden, denn es gehe darum, etwas „anzustossen“ und die Realität – beispielsweise diejenige der komplexen familiären Beziehungen im Kaukasus – aufzuzeigen. Es fehle jedoch an einer Tradition solcher Filmprojektionen und an einem dafür vorgesehenen Rahmen. Bitokow, einer der Studierenden, verweist in diesem Zusammenhang auf die Planung einer Union von Regisseuren, die vielleicht der fehlenden Unterstützung von Filmschaffenden in der Region entgegenwirken könne, und sei es rein moralisch. Klar geht aus allen Texten hervor, dass sich die Studierenden bewusst sind, dass es an ihnen liegt, eine mögliche Zukunft des Filmschaffens in der Region zu gestalten, und dass jeder sich irgendwann entscheiden werden muss, wo er arbeiten will – und kann.